



MONSIEUR CHAPELLE.

DECLARATION

L'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, délégué apostolique aux Philippines.

Pressé Associée

Washington, 23 octobre—Monseigneur Chapellet, archevêque de la Nouvelle-Orléans...

En réponse à l'allégation faite par le général Funston dans un discours prononcé devant les étudiants de l'Université de Stanford...

M. Peyton, l'agent de l'Association épiscopale des missions étrangères nous dit que des natifs constituent le peuple le plus moral et le plus religieux sur la surface du globe.

Alors, les hommes qui les ont éduqués ne peuvent pas être des hommes comme certains gens à l'esprit étroit voudraient nous le faire croire.

Le révérend docteur Abel, un missionnaire protestant écossais, déclare aussi que le peuple entier de l'archipel des Philippines a été maintenu dans la foi catholique par les religieux espagnols, et qu'il en est résulté une amélioration extraordinaire dans leur état social.

En ce qui concerne la confiscation des propriétés, vous pouvez aussi bien parler de la confiscation des propriétés des Astors, des Vanderbilts et autres millionnaires, qui ont, avec les années, augmenté d'une façon si étonnante.

L'EPILEPSIE JACKSONIENNE.

La lutte dans laquelle les Jacksoniens se sont si maladroitement engagés, il y a un mois, et qui doit, dans quelques jours, inévitablement finir en queue de poisson, avait, pendant un instant, provoqué l'indignation chez les gens sérieux; mais le temps a fait son œuvre, et voilà que nous passons maintenant par toute la gamme des émotions. Nous en sommes aujourd'hui à la pitié, demain nous serons au rire, car on voit déjà les burlesques pointer à l'horizon.

L'organe stépidité des Jacksoniens vient d'être en proie à de si cruelles hautées que hier matin il avait convulsion sur convulsion. Quoique l'a la n'a pu se défendre d'un sentiment de pitié. Rien, en effet, n'est plus hideux et pitoyable qu'un épileptique dont les mâchoires s'entre-choquent, les muscles de la face s'agitent et exécutent les grimaces les plus horribles. Le sang qui s'échappe de sa langue déchirée se mêle à une bave écumeuse qui coule par les commissures des lèvres.

Le pauvre organe est atteint d'une épilepsie dont les attaques ne sont si fréquentes, que s'il n'en sent pas, il lui faudra longtemps pour regagner ses forces, lui qui n'en a que de factices, celles que donne l'état aviné. Pourvu, pour lui, qu'il échappe aux vomissements et aux évacuations alvines; n'est-il pas assez nauaséabond déjà?

La superbe manifestation des démocrates hier soir a dû l'éblouir; elle lui servira de sujet, espérons-le, et lui permettra de changer de scie, car depuis un mois il nous chante sur la seule corde qu'il ait à son violon, cette chanson devenue vieille: Honest government!

Ce bon gouvernement, qu'il se rassure, le peuple le lui donnera, mais c'est dans le camp de la démocratie qu'il l'ira choisir.

UN ARTICLE DE "L'INTERIM".

Sous le titre de "Notre Paroisse", nous lisons dans le dernier numéro de L'Interim, de St-Jacques, un article auquel nous empruntons les lignes suivantes:

La semaine dernière, en faisant notre chronique habituelle, nous commettons l'erreur historique la plus impardonnable, et la plus anti-américaine qu'il soit possible de commettre. Ne disions-nous pas que la Nouvelle-Orléans avait été fondée en 1818, sur la rive gauche du Mississippi, sur l'emplacement du village indien Tchoutchouma, et par un nommé Bienville, une espèce de canadien-français?

Et ce n'est pas non plus, la Nouvelle-Orléans en 1815, avec ses Tennesiens, ses Kentuckiens et ses braves Créoles louisianais du major Plaubé, sauva des Anglais, nos "bons cousins" d'aujourd'hui, tout au moins ceux du Président McKinley.

C'est en 1862, le 30 avril, que la Nouvelle-Orléans fut fondée par le major-général Benjamin Butler, un guerrier très illustre. Car tout ce qui existe avant n'existe pas ou ne devait exister.

C'est au moins ce que pensent certains Jacksoniens de la Nouvelle-Orléans actuelle, qui, étant au sécrochant des Anglo-Saxons par un nom de Smith, de Wolf, de Fox, de Lamb ou tout autre, prétendent qu'ils ne peuvent pas voter pour M. Paul Capdevielle, un Français!!!

Bien que plusieurs d'entre nous puissent être lunatiques, aucun de nous pourtant ne descend de la lune, et si nous ne sommes pas Indiens ou Chocotaws, nous descendons d'Européens, de Français, d'Anglais, d'Espagnols, d'Allemands, etc.; et nous croyons qu'il en est un peu de même dans les autres États de l'Union américaine.

Les Yankees de la Nouvelle-Angleterre ne sont "Yankees" que parce que les Indiens ne pouvaient pas prononcer correctement le mot "English", peut-être aussi à cause de quelques qualités fort rares.

Mais n'ayons point honte de nos origines, qui sont très naturelles, et de nos pères et de nos ancêtres, qui furent honorables. L'histoire de la Louisiane a des noms français, louisianais et créoles qui sont illustres. Lisez Charles Gayarré et vous verrez que la Louisiane n'est pas plus l'œuvre de Benjamin Butler que d'Andrew Jackson lui-même.

Et croyez-vous, d'après certains Know-Nothing de l'Anglo-saxonisme et du Jacksonisme, qu'il faille absolument avoir des Anglo-Saxons comme aïeux pour être bon Américain, c'est-à-dire

UNE LOI IMPORTANTE CONCERNANT LES ALIÉNÉS.

La loi suivante a été passée devant la Législature du Missouri à sa dernière session, et mise en vigueur le 20 Août, 1899.

SECTION 1. Il sera illégal pour toute personne ou corporation faisant affaire de cet État de manœuvrer, vendre ou offrir en vente aucun article, préparation ou composé devant être employé ou destiné à servir à la préparation d'aliments, dans lequel article, préparation ou composé il entre de l'arsenic, du calomel, du bismuth, de l'antimoine ou de l'alun.

SECTION 2. Toute personne violant les stipulations de cet acte sera trouvée coupable d'un délit et à la loi et sera, sur conviction, mise à l'amende de non moins de cent dollars, qui seront versés et feront partie du revenu de l'État, au profit de l'association de charité de l'antimoine ou de l'alun.

L'opération de la loi sera maintenue contre les poudres de levain de boulangerie, contenant de l'alun. Mais la manufacture ou la vente de tout article alimentaire ou article destiné à servir de préparation aux aliments, qui contiendra les substances classées malisantes, par la loi — soit par l'Arsenic ou l'Alun — sera absolument défendue.

AMUSEMENTS GRAND OPERA HOUSE: Le tour du monde en 80 jours

Rien de bien étonnant, à l'heure qu'il est, dans cette entreprise de faire "le tour du monde en 80 jours", en l'exécution en moins de temps que cela aujourd'hui. Mais, ce qui est toujours nouveau et ne vieillira pas, c'est le parti qu'on a su tirer de l'antour et le talent qui y ont été déployés les interprètes. Tout le monde connaît, à la Nouvelle-Orléans, les aventures de Phineas Fogg et de son illustre et fidèle compagnon, l'étonnant Passe-Partout. Tout l'attrait de la représentation repose donc sur la valeur des artistes, tels que M. Wm Farman, Wm H. Murdock, Thos. J. Keogh. Plusieurs artistes même sont obligés de jouer deux rôles différents. Il a fallu prendre ce parti pour ne pas livrer au hasard certains rôles secondaires, mais très importants. Notons qu'il n'y a pas

de bien étonnant, à l'heure qu'il est, dans cette entreprise de faire "le tour du monde en 80 jours", en l'exécution en moins de temps que cela aujourd'hui. Mais, ce qui est toujours nouveau et ne vieillira pas, c'est le parti qu'on a su tirer de l'antour et le talent qui y ont été déployés les interprètes. Tout le monde connaît, à la Nouvelle-Orléans, les aventures de Phineas Fogg et de son illustre et fidèle compagnon, l'étonnant Passe-Partout. Tout l'attrait de la représentation repose donc sur la valeur des artistes, tels que M. Wm Farman, Wm H. Murdock, Thos. J. Keogh. Plusieurs artistes même sont obligés de jouer deux rôles différents. Il a fallu prendre ce parti pour ne pas livrer au hasard certains rôles secondaires, mais très importants. Notons qu'il n'y a pas

de bien étonnant, à l'heure qu'il est, dans cette entreprise de faire "le tour du monde en 80 jours", en l'exécution en moins de temps que cela aujourd'hui. Mais, ce qui est toujours nouveau et ne vieillira pas, c'est le parti qu'on a su tirer de l'antour et le talent qui y ont été déployés les interprètes. Tout le monde connaît, à la Nouvelle-Orléans, les aventures de Phineas Fogg et de son illustre et fidèle compagnon, l'étonnant Passe-Partout. Tout l'attrait de la représentation repose donc sur la valeur des artistes, tels que M. Wm Farman, Wm H. Murdock, Thos. J. Keogh. Plusieurs artistes même sont obligés de jouer deux rôles différents. Il a fallu prendre ce parti pour ne pas livrer au hasard certains rôles secondaires, mais très importants. Notons qu'il n'y a pas

LE DÉJEUNER SERVI, POUR LE ROMPRE.

—Votre bras, monsieur Georges? demanda Mme de Presles en s'approchant du jeune drôle. Mais, ignorant de cet usage mondain, et d'ailleurs fort ennuyé de la tournure désagréable que prenaient les événements, Monseigneur du Surin demeura immobile, sans comprendre.

Dufresne, attentif à tout, s'avavançait déjà lorsque Marcel, le devançant brusquement, entra dans la comtesse en disant d'un accent dédaigneux: —Ces messieurs sont dépayés!...

En même temps, d'un sourire et d'un coup d'œil ironique, il parait narguer les deux complaisants, très gênés.

—Compliments, monsieur, répliqua vivement Dufresne, les dents serrées par une rage concentrée, vous avez infiniment d'esprit!

Ce cher Georges, continua-t-il, est tout simplement un brave garçon; il n'est certainement pas de force à lutter avec vous sur ce terrain-là, cher monsieur. Restent les autres!... conclut-il avec un accent de menace dans la voix qui n'échappa point à l'attention aiguë de Marcel.

—Très bien, ceci peut s'expliquer très facilement et quand monsieur Georges voudra, dit à son tour le filleul de Mme de Presles, relevant ainsi prestement ses lèvres de son menton.

Puis il se mit alors à remplir, avec une bonne grâce très affectée les quelques devoirs de maître de maison dont la comtesse, depuis longtemps, lui avait dévolu l'autorité.

Grâce à cette diplomatie féline, également observée par Dufresne et Mme de Presles, le repas fut pris sans incident et revêtit une apparence de cordialité qui put un instant faire croire

à la noble femme que tout s'arrangerait au gré de ses désirs momentanés. Mais lorsque le café fut dégusté, Marcel se leva d'un air décidé, offrit aussitôt un cigare à Monseigneur du Surin et, d'un ton significatif qui n'admettait pas de refus, il lui dit: —Venez donc faire un tour de parc, cher monsieur, nous causerons un peu.

—Si vous voulez, répliqua sèchement le complice de Dufresne qui devina sans peine l'intention de Marcel.

Le Foinard, très perplexé, se demandait s'il allait accompagner les deux jeunes gens, désirant de prévenir un conflit semblant inévitable et qui devait être fort préjudiciable à ses intérêts particuliers.

LE DÉJEUNER SERVI, POUR LE ROMPRE.

—Votre bras, monsieur Georges? demanda Mme de Presles en s'approchant du jeune drôle. Mais, ignorant de cet usage mondain, et d'ailleurs fort ennuyé de la tournure désagréable que prenaient les événements, Monseigneur du Surin demeura immobile, sans comprendre.

Dufresne, attentif à tout, s'avavançait déjà lorsque Marcel, le devançant brusquement, entra dans la comtesse en disant d'un accent dédaigneux: —Ces messieurs sont dépayés!...

En même temps, d'un sourire et d'un coup d'œil ironique, il parait narguer les deux complaisants, très gênés.

—Compliments, monsieur, répliqua vivement Dufresne, les dents serrées par une rage concentrée, vous avez infiniment d'esprit!

Ce cher Georges, continua-t-il, est tout simplement un brave garçon; il n'est certainement pas de force à lutter avec vous sur ce terrain-là, cher monsieur. Restent les autres!... conclut-il avec un accent de menace dans la voix qui n'échappa point à l'attention aiguë de Marcel.

—Très bien, ceci peut s'expliquer très facilement et quand monsieur Georges voudra, dit à son tour le filleul de Mme de Presles, relevant ainsi prestement ses lèvres de son menton.

Puis il se mit alors à remplir, avec une bonne grâce très affectée les quelques devoirs de maître de maison dont la comtesse, depuis longtemps, lui avait dévolu l'autorité.

Grâce à cette diplomatie féline, également observée par Dufresne et Mme de Presles, le repas fut pris sans incident et revêtit une apparence de cordialité qui put un instant faire croire

à la noble femme que tout s'arrangerait au gré de ses désirs momentanés. Mais lorsque le café fut dégusté, Marcel se leva d'un air décidé, offrit aussitôt un cigare à Monseigneur du Surin et, d'un ton significatif qui n'admettait pas de refus, il lui dit: —Venez donc faire un tour de parc, cher monsieur, nous causerons un peu.

—Si vous voulez, répliqua sèchement le complice de Dufresne qui devina sans peine l'intention de Marcel.

Le Foinard, très perplexé, se demandait s'il allait accompagner les deux jeunes gens, désirant de prévenir un conflit semblant inévitable et qui devait être fort préjudiciable à ses intérêts particuliers.

Mais la comtesse le retint en quelques mots.

—Monsieur Dufresne, j'ai quelques renseignements confidentiels à vous demander encore.

—A vos ordres, madame. Et, très ennuyé de ce contretemps, il suivit Mme de Presles au salon, tandis que les deux jeunes gens s'enfonçaient côte à côte dans une allée transversale, toute bordée d'épais massifs de verdure, qui bientôt les dérobèrent à tous les regards.

Il s'attachèrent ainsi pendant dix minutes, silencieux et concentrés, sans se regarder une seule fois et comme pressés éga-

lement d'en arriver à l'explication pressentie. Enfin, Marcel s'arrêta le premier, au milieu d'une sorte de carrefour boisé, et, sans donner à son compagnon le temps de se reconnaître, il commença durement, omettant à dessein les formules de politesse: —Vous avez deviné, n'est-ce pas, que j'avais à vous parler!

—Parfaitement, sans cela je ne vous aurais pas suivi, répliqua Monseigneur du Surin sur le même ton.

—Bien. Je vais donc aller droit au but. —Faites; j'attends. —Je commence par vous dire que, en réalité, je ne sais qui vous êtes exactement.

Ma marraine m'a bien raconté vaguement, hier soir, une histoire plus ou moins invraisemblable, pour me prévenir de votre arrivée et de votre séjour au Roc, mais voilà tout. —C'était l'important, peut-être même Mme de Presles eût-elle pu se dispenser de vous prévenir, répliqua vertement Monseigneur du Surin, oubliant en l'absence de Dufresne de ses recommandations prudentes.

LE DÉJEUNER SERVI, POUR LE ROMPRE.

—Votre bras, monsieur Georges? demanda Mme de Presles en s'approchant du jeune drôle. Mais, ignorant de cet usage mondain, et d'ailleurs fort ennuyé de la tournure désagréable que prenaient les événements, Monseigneur du Surin demeura immobile, sans comprendre.

Dufresne, attentif à tout, s'avavançait déjà lorsque Marcel, le devançant brusquement, entra dans la comtesse en disant d'un accent dédaigneux: —Ces messieurs sont dépayés!...

En même temps, d'un sourire et d'un coup d'œil ironique, il parait narguer les deux complaisants, très gênés.

—Compliments, monsieur, répliqua vivement Dufresne, les dents serrées par une rage concentrée, vous avez infiniment d'esprit!

Ce cher Georges, continua-t-il, est tout simplement un brave garçon; il n'est certainement pas de force à lutter avec vous sur ce terrain-là, cher monsieur. Restent les autres!... conclut-il avec un accent de menace dans la voix qui n'échappa point à l'attention aiguë de Marcel.

—Très bien, ceci peut s'expliquer très facilement et quand monsieur Georges voudra, dit à son tour le filleul de Mme de Presles, relevant ainsi prestement ses lèvres de son menton.

Puis il se mit alors à remplir, avec une bonne grâce très affectée les quelques devoirs de maître de maison dont la comtesse, depuis longtemps, lui avait dévolu l'autorité.

Grâce à cette diplomatie féline, également observée par Dufresne et Mme de Presles, le repas fut pris sans incident et revêtit une apparence de cordialité qui put un instant faire croire

à la noble femme que tout s'arrangerait au gré de ses désirs momentanés. Mais lorsque le café fut dégusté, Marcel se leva d'un air décidé, offrit aussitôt un cigare à Monseigneur du Surin et, d'un ton significatif qui n'admettait pas de refus, il lui dit: —Venez donc faire un tour de parc, cher monsieur, nous causerons un peu.

—Si vous voulez, répliqua sèchement le complice de Dufresne qui devina sans peine l'intention de Marcel.

Le Foinard, très perplexé, se demandait s'il allait accompagner les deux jeunes gens, désirant de prévenir un conflit semblant inévitable et qui devait être fort préjudiciable à ses intérêts particuliers.

Mais la comtesse le retint en quelques mots.

—Monsieur Dufresne, j'ai quelques renseignements confidentiels à vous demander encore.

—A vos ordres, madame. Et, très ennuyé de ce contretemps, il suivit Mme de Presles au salon, tandis que les deux jeunes gens s'enfonçaient côte à côte dans une allée transversale, toute bordée d'épais massifs de verdure, qui bientôt les dérobèrent à tous les regards.

Il s'attachèrent ainsi pendant dix minutes, silencieux et concentrés, sans se regarder une seule fois et comme pressés éga-

lement d'en arriver à l'explication pressentie. Enfin, Marcel s'arrêta le premier, au milieu d'une sorte de carrefour boisé, et, sans donner à son compagnon le temps de se reconnaître, il commença durement, omettant à dessein les formules de politesse: —Vous avez deviné, n'est-ce pas, que j'avais à vous parler!

—Parfaitement, sans cela je ne vous aurais pas suivi, répliqua Monseigneur du Surin sur le même ton.

—Bien. Je vais donc aller droit au but. —Faites; j'attends. —Je commence par vous dire que, en réalité, je ne sais qui vous êtes exactement.

Ma marraine m'a bien raconté vaguement, hier soir, une histoire plus ou moins invraisemblable, pour me prévenir de votre arrivée et de votre séjour au Roc, mais voilà tout. —C'était l'important, peut-être même Mme de Presles eût-elle pu se dispenser de vous prévenir, répliqua vertement Monseigneur du Surin, oubliant en l'absence de Dufresne de ses recommandations prudentes.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

44 Commencé le 21 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE

PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIÈME PARTIE.

MONSIEUR DU SURIN

VICOMTE!

Suite.

de Marcel ne lui disait rien qui vaille. —Vous êtes le dernier venu et certainement, monsieur, continua-t-il en désignant le filleul de Mme de Presles, a des habitudes et des droits d'ancienneté qui sont toujours respectables.

—Toutes ces phrases son inutiles, interrompit sèchement Marcel, je ne demande à personne de s'occuper de ce que j'en pense.

Ces quelques mots prononcés durement, en même temps que Marcel dardait un regard assuré, presque de défi, sur Monseigneur du Surin, impressionnèrent la comtesse de Presles, et stupéfièrent en même temps Monseigneur du Surin, qui ne s'attendait pas à cette réplique.

Quant à Dufresne, il se promit d'étudier très sérieusement ces nouvelles difficultés qui surgissaient inopinément, et de conseiller son complice, dont il redoutait toujours les imprudences ou les légèretés, suivant ses dénégations réfléchies.

Durant quelques minutes, un silence gênant enveloppa tous les acteurs de cette scène, semblant les paralyser, et il ne fallait rien moins que l'arrivée du domestique, annonçant

le déjeuner servi, pour le rompre. —Votre bras, monsieur Georges? demanda Mme de Presles en s'approchant du jeune drôle.

Mais, ignorant de cet usage mondain, et d'ailleurs fort ennuyé de la tournure désagréable que prenaient les événements, Monseigneur du Surin demeura immobile, sans comprendre.

Dufresne, attentif à tout, s'avavançait déjà lorsque Marcel, le devançant brusquement, entra dans la comtesse en disant d'un accent dédaigneux: —Ces messieurs sont dépayés!...

En même temps, d'un sourire et d'un coup d'œil ironique, il parait narguer les deux complaisants, très gênés.

—Compliments, monsieur, répliqua vivement Dufresne, les dents serrées par une rage concentrée, vous avez infiniment d'esprit!

Ce cher Georges, continua-t-il, est tout simplement un brave garçon; il n'est certainement pas de force à lutter avec vous sur ce terrain-là, cher monsieur. Restent les autres!... conclut-il avec un accent de menace dans la voix qui n'échappa point à l'attention aiguë de Marcel.

—Très bien, ceci peut s'expliquer très facilement et quand monsieur Georges voudra, dit à son tour le filleul de Mme de Presles, relevant ainsi prestement ses lèvres de son menton.

Puis il se mit alors à remplir, avec une bonne grâce très affectée les quelques devoirs de maître de maison dont la comtesse, depuis longtemps, lui avait dévolu l'autorité.

Grâce à cette diplomatie féline, également observée par Dufresne et Mme de Presles, le repas fut pris sans incident et revêtit une apparence de cordialité qui put un instant faire croire

à la noble femme que tout s'arrangerait au gré de ses désirs momentanés. Mais lorsque le café fut dégusté, Marcel se leva d'un air décidé, offrit aussitôt un cigare à Monseigneur du Surin et, d'un ton significatif qui n'admettait pas de refus, il lui dit: —Venez donc faire un tour de parc, cher monsieur, nous causerons un peu.

—Si vous voulez, répliqua sèchement le complice de Dufresne qui devina sans peine l'intention de Marcel.

Le Foinard, très perplexé, se demandait s'il allait accompagner les deux jeunes gens, désirant de prévenir un conflit semblant inévitable et qui devait être fort préjudiciable à ses intérêts particuliers.

Mais la comtesse le retint en quelques mots.

—Monsieur Dufresne, j'ai quelques renseignements confidentiels à vous demander encore.

—A vos ordres, madame. Et, très ennuyé de ce contretemps, il suivit Mme de Presles au salon, tandis que les deux jeunes gens s'enfonçaient côte à côte dans une allée transversale, toute bordée d'épais massifs de verdure, qui bientôt les dérobèrent à tous les regards.

Il s'attachèrent ainsi pendant dix minutes, silencieux et concentrés, sans se regarder une seule fois et comme pressés éga-

lement d'en arriver à l'explication pressentie. Enfin, Marcel s'arrêta le premier, au milieu d'une sorte de carrefour boisé, et, sans donner à son compagnon le temps de se reconnaître, il commença durement, omettant à dessein les formules de politesse: —Vous avez deviné, n'est-ce pas, que j'avais à vous parler!

—Parfaitement, sans cela je ne vous aurais pas suivi, répliqua Monseigneur du Surin sur le même ton.

—Bien. Je vais donc aller droit au but. —Faites; j'attends. —Je commence par vous dire que, en réalité, je ne sais qui vous êtes exactement.

Ma marraine m'a bien raconté vaguement, hier soir, une histoire plus ou moins invraisemblable, pour me prévenir de votre arrivée et de votre séjour au Roc, mais voilà tout. —C'était l'important, peut-être même Mme de Presles eût-elle pu se dispenser de vous prévenir, répliqua vertement Monseigneur du Surin, oubliant en l'absence de Dufresne de ses recommandations prudentes.

—Je ne le pense pas. Au surplus, cela importe peu; prévenu ou non, rien n'aurait été modifié aux sentiments que vous m'avez inspirés à première vue, et que je ne veux pas dissimuler. Et ces sentiments sont tels que

je tenais à vous en faire part immédiatement, afin qu'il ne subsiste, aucune équivoque entre nous.

—Ceci est préférable. Il faut surtout connaître ses ennemis.

—Je suppose donc, continua Marcel, avec un accent de plus en plus insolent à mesure qu'il parlait, que votre intrusion chez ma marraine n'est que le por résultat d'une intrigue longuement machinée.